

Laval théologique et philosophique



Hugues KÉRALY, *Préface à la politique*, Paris, Nouvelles Éditions latines, 1974 (12 X 18,5 cm), Collection Docteur commun (saint Thomas d'Aquin), 180 pages

Martin Blais

Volume 31, Number 3, 1975

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1020497ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1020497ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Blais, M. (1975). Review of [Hugues KÉRALY, *Préface à la politique*, Paris, Nouvelles Éditions latines, 1974 (12 X 18,5 cm), Collection Docteur commun (saint Thomas d'Aquin), 180 pages]. *Laval théologique et philosophique*, 31(3), 324–325. <https://doi.org/10.7202/1020497ar>

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 1975

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

nisme, la valorisation de l'agir humain et la déprivatisation de la notion de salut, même si elle ouvre des pistes nouvelles et propose des perspectives originales, il faut absolument que Gutiérrez apporte des rectifications à son projet théologique. Les analyses scripturaires exigent plus de rigueur, l'analyse socio-politique de la réalité latino-américaine doit être approfondie et soumise à la critique. S'il est vrai que Dieu parle aujourd'hui à travers les événements, Gutiérrez ne doit pas les confondre avec l'Évangile. Faut-il pour autant condamner l'ouvrage de Gutiérrez? Nous ne le croyons pas, parce qu'il interpelle le lecteur, en l'invitant à remettre en question sa façon de penser et de vivre le christianisme; il lui fait découvrir la nécessité de purifier sa foi et de rendre plus dynamiques son espérance et sa charité; il insiste sur les implications du salut eschatologique dans la vie concrète; il montre l'importance du christianisme et de l'Église dans un continent miné par la misère et l'exploitation.

Cet ouvrage de Gutiérrez mérite donc d'être lu et étudié avec attention et discernement. D'ailleurs, Gutiérrez n'attend pas une approbation totale de la part du lecteur. Il est conscient des limites de son travail et des nombreux défis qu'il pose à l'Église. S'il le publie, c'est « dans l'idée qu'il pourrait être utile et surtout dans l'espoir que la confrontation, nécessairement provoquée par le fait de le publier, nous permettra d'améliorer et d'approfondir ces réflexions » (p. 13).

Lucien PAQUET

Hugues KÉRALY, *Préface à la politique*, Paris, Nouvelles Éditions latines, 1974 (12 × 18,5 cm), Collection Docteur commun (saint Thomas d'Aquin), 180 pages.

Pour le lecteur peu familier avec l'œuvre de saint Thomas d'Aquin, le titre de ce livre, *Préface à la politique*, laisse l'esprit en suspens. Il s'agit de la préface au *Commentaire des livres de la Politique* d'Aristote, dont Hugues Kéraly nous présente une « traduction large et libre » suivie de « notes explicatives quelque peu développées » (p. 10) : le texte latin, que l'auteur traduit, remplit sept pages et les notes explicatives en couvrent cent cinquante.

La traduction se veut fidèle à l'esprit de saint Thomas, qui dit qu'un « bon traducteur doit, tout en gardant le sens des vérités qu'il traduit, adapter son style au génie de la langue dans laquelle il s'exprime ». C'est ainsi que le principe bien connu *ars imitatur naturam* n'est plus rendu comme on le faisait machinalement par *l'art imite la nature* mais par « les techniques s'inspirent de la nature ».

Pourquoi pas? On traduit bien *dies lisibilis* par jour de classe et non par jour lisible. Et c'est ainsi que le mot *ars*, qui apparaît une dizaine de fois dans le texte latin, n'a jamais été traduit par le mot *art* ni le verbe *imitari* par *imiter*.

L'auteur s'en explique dans ses notes (pp. 38-40). « Au sens très général et précis à la fois où l'emploi Thomas d'Aquin, *ars* n'a plus pour équivalent actuel le mot « art », mais bien plutôt celui de « savoir faire », et mieux encore de « technique ». » L'usage actuel tend, en effet, à limiter l'emploi du mot *art* au seul domaine de la création esthétique : les « beaux-arts ». De même, traduire *imitari* par *imiter* laisserait entendre que les techniques humaines cherchent à reproduire ce dont la nature est elle-même productrice. Or il s'agit plutôt de s'inspirer des modèles que la nature offre. Ce sont sans doute là les deux plus beaux exemples d'adaptation de la traduction au génie de la langue.

Dans la première partie de ses « notes explicatives » (pp. 33-82), l'auteur développe les trois principes généraux sur lesquels s'appuie saint Thomas dans sa recherche de l'essence de la politique : 1) les activités humaines s'inspirent de l'observation des procédés naturels; 2) parce qu'elle opère à « l'imitation » (ha! le naturel revient au galop) de la nature, la connaissance humaine des productions techniques est à la fois théorique et productrice; 3) là où se vérifie la relation de tout à partie (et dans la mesure seulement où elle se vérifie), la partie est pour le tout.

Dans la deuxième partie de ses notes (pp. 83-129), l'auteur dirige « avec saint Thomas la lumière de ces trois principes sur ce qui constitue la donnée de toute science politique : le *fait* social lui-même, pour dégager, dans la mesure du possible, les fondements universels de toute science politique » (p. 85).

Dans la troisième partie (pp. 131-172), l'auteur caractérise la politique. D'abord, elle est une science à part entière, même si son interprétation de la réalité n'est point quantitative (p. 143). En dépit des manuels scolaires et des encyclopédies (p. 137), il existe des sciences qui procèdent autrement. La politique en est. Son explication par les causes l'élève de plein droit au rang des sciences (p. 139).

La politique, de plus, est une science morale (pp. 145-154). Une science pratique, d'abord : sa fin propre est de *réaliser* ce qu'elle a commencé par connaître (p. 145). Mais il est plus difficile de faire admettre, même à des thomistes, que la

politique est une science morale. Elle l'est néanmoins en tant que science de l'action (p. 147).

Enfin, la politique est une science architectonique (pp. 155-159). La politique étant la principale de toutes les sciences pratiques, c'est-à-dire celle qui procure à l'homme sa plus grande plénitude humaine, il est juste qu'elle *commande* aux autres comme l'architecte commande à tous les corps de métier; qu'elle les contrôle, les utilise et les ordonne en fonction du bien commun dont elle reste le garant (p. 157).

Les dernières notes explicatives (pp. 161-171) établissent des relations entre la science politique et la prudence politique. La science politique fournit à l'homme politique les principes que la prudence politique appliquera aux cas particuliers: décisions à prendre, comportements à adopter, moyens à mettre en œuvre pour assurer le bien commun (p. 171).

S'il est vrai, comme le dit Aristote à la fin des *Réfutations sophistiques*, que c'est « le point de départ qui est le principal et aussi le plus difficile » (183 b 20-25), il faut conclure que la *Préface à la politique* d'Hugues Kéraly s'impose à quiconque veut mener loin sa réflexion politique.

Martin BLAIS

C. F. D. MOULE, *La Genèse du Nouveau Testament*. Version française par Robert Mazerand. Coll. « Le monde de la Bible », Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1971 (13 x 25 cm), 219 pages.

L'A. n'a pas l'intention d'ajouter aux multiples « introductions » du Nouveau Testament une autre introduction du type traditionnel qui passerait rapidement en revue les problèmes touchant la date, le plan, l'auteur et la théologie de chaque livre sacré, les problèmes essentiels de critique littéraire et textuelle, etc. Ce que l'A. essaie plutôt de présenter, ce sont « les circonstances qui conduisirent à l'élaboration du N.T. Il s'intéresse à la naissance de l'Écriture chrétienne ou, davantage encore, à sa période prénatale » (p. 5). Il s'agit en somme de « regrouper, dans un tableau composite, l'essentiel des circonstances complexes qui donnèrent tout d'abord naissance, sous la direction de Dieu, à des matériaux isolés; une partie de ces matériaux fut ensuite regroupée et donna les écritures chrétiennes, alors que beaucoup d'autres choses étaient laissées de côté ou même répudiées » (p. 6). L'A. s'attardera aux éléments moins familiers à ses lecteurs, quitte à escamoter les questions sur lesquelles les « introductions au N.T. » sont particulièrement loquaces.

Les termes de « genèse, naissance, période prénatale » laissent deviner dès les premières pages de l'ouvrage l'intérêt qu'entretiendra l'A. pour la *vie*, vie des milieux culturels et des foyers croyants où le N.T. croîtra, soumis à des influences aussi diverses et changeantes que les problèmes des premières communautés chrétiennes. Aucune section du N.T., remarque-t-il, « n'était un exercice académique: c'était simplement la réponse de l'Esprit de Dieu dans l'Église aux défis de l'entourage et de l'histoire » (p. 8).

Moule est un esprit tout frais, pétillant, savoureux, d'une originalité de bon aloi qui tente de renouveler le traitement des problèmes, sans pour autant opter pour des positions révolutionnaires. Il pratique des coupes transversales, autant qu'historiques, dans l'ensemble de la genèse du N.T. Il décrit d'abord (ch. 1) *l'Église en adoration* devant le Seigneur Jésus, au lendemain de Pâques et tout le long des réunions cultuelles où se sont en large partie répétés et conservés les éléments qui allaient entrer dans les écrits canoniques du N.T. (pp. 27-28). La nouvelle Église connaît diverses *étapes de prise de conscience* (ch. 2) au cours desquelles elle se découvre à la fois dans la continuité du judaïsme et engagée dans de nouveaux sentiers. L'utilisation qu'elle fait des *écritures juives* (ch. 3) est à cet égard fort révélatrice. *Les Évangiles et les Actes* (ch. 4) retracent l'évolution de la communauté nouvelle qui, du vivant du Christ, puis au lendemain de sa résurrection pascale, commence à transformer le monde juif, puis les cultures païennes. C'est le *règne du Christ* (ch. 5), en définitive, que les croyants du Christ veulent établir par toute la terre. L'entreprise n'ira pas sans difficulté: l'on bousculerait trop de façons de faire ou de penser, l'on délogerait trop de maîtres à penser jusque-là respectés, pour qu'il ne surgisse pas de résistances. *L'Église attaquée* (ch. 6) n'en continuera pas moins d'élaborer sa théologie, dira-t-on, surtout christologique, spirituelle et morale: *construction de la superstructure et consolidation* de la foi chrétienne sur le fondement du kérygme pascal (ch. 7: l'un des plus inspirés de l'ouvrage). *Diversité et uniformité* de la réflexion (ch. 8) se retrouvent sous divers aspects dans la genèse de cette théologie aux multiples facettes, élaborée dans des milieux qui se rattachaient au même groupe des Douze témoins du seul Seigneur Jésus, milieux qui connaissaient toutefois des problèmes si divers et subissaient des influences venues d'horizons si différents! Il fallait, durant ce processus de gestation spirituelle, *réunir* les documents où s'exprimaient les communautés chré-